

*Petits contes ardents de
l'Abitibi profonde*

Bruno Legros

Sincères remerciements au webmestre du site : www.merveillesabitibi.com pour de nombreux renseignements.

Photos de la couverture : en haut, photo radar, gracieuseté de la société historique de Senneterre ; en bas, « le mythique mont Chaudron », collection personnelle de l'auteur.

Tous droits réservés. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle de cette oeuvre, par quelque moyen que ce soit, notamment sa rediffusion sous forme numérique ou imprimée, faite sans l'autorisation écrite de l'auteur, est illicite et constitue une contrefaçon, soumettant son auteur et toutes les personnes responsables aux sanctions pénales et civiles prévues par la loi.

Index

Fausse alerte au mont Bell _____	p. 4
La légende du mont Chaudron _____	p. 13
Le pont Calamity Jane _____	p. 24
L'affaire du lac Espérance _____	p.39

Fausse alerte au mont Bell

Mars 1967. Jean Boileau n'en finit plus de maugréer après l'hiver qui n'en finit plus, faisant les cents pas, l'allure d'un lion en cage, il s'adresse à Jeannette : « L'banc d'neige est tellement haut qu'on ne sait pas si le facteur est déjà passé. » « D'habitude, il passe vers midi et demi » enchaîne Jeannette. « Bon yé une heure dix, je vais aller chercher les comptes à payer. » Enfilant bottes et manteau, il vocifère de plus belle : « L'hiver dernier à Chypre on crevait de chaleur, icitt on gèle tabarnak ! »

- Regarde Jeannette ! en brandissant l'enveloppe qui porte en tête « Ministère de la Défense nationale », adressée à : Monsieur Jean Boileau, R.R. no. 2, Senneterre, Abitibi.

C'est la réponse affirmative de l'emploi qu'il avait postulé un mois auparavant. Le Gouvernement offrait un poste (manœuvre) à la base locale (radar) située au mont Bell tout près de chez lui.

Jean Boileau, 28 ans, vient tout juste d'être licencié de l'armée après un séjour d'un an à Chypre sous l'ordonnance de l'*O.N.U.* Jean Boileau, les yeux vifs, visage enfantin, glabre, plein d'énergie. Juste avant son départ, lui et Jeannette avaient convenu à tous les critères de l'Église catholique. Après l'entrevue, le curé Délisle vêtu de sa soutane de chanoine leur avait accordé la permission de se marier dès

son retour de Chypre. Pour la circonstance, Jean avait revêtu son costume d'apparat, boutons jaunes, épaulettes dorées, casquette à large rebord bordée d'un ruban rouge, arborant fièrement le badge du Royal 22^{ième} Régiment.

C'est le costume de cérémonie qu'il avait porté l'année précédente lors de la visite du général Georges P. Vanier à Québec, alors gouverneur général du Canada. Tout le régiment avait défilé au pas cadencé sur la Grande Allée. Le vieux général, les épaules voûtées mais rehaussées par les épaulettes de son uniforme, accompagné de hauts dignitaires, sur un stand surélevé, semblait s'approcher péniblement de la fin de son rouleau.

Était-ce dû à toutes ses blessures de guerre ou au poids de toutes ses médailles et décorations accrochées à son uniforme ? Pour lui, ce jour d'octobre 1965 semblait lourd et gris, telles les tranchées de la Grande Guerre.

Jean, grand de taille, avait été choisi et placé « tête de rang » de la compagnie A*.

Rendu tout près du stand d'honneur, le sergent-major Couture, la moustache à l'horizontale, le corps raide, d'une voix criarde, avait lancé un : « EYES RIGHT », quatre-vingts têtes s'étaient tourné tel le déclic d'un robot d'acier quelconque.

Jean, le visage glabre, était devenu de marbre, respirant fortement par le nez, avait regardé le vieux héros de la bataille de *VIMY* droit dans les yeux et s'était dit :

« Moé itou j'srai un héros à Chypre. »

L'apprentissage est facile, son travail consiste à nettoyer l'intérieur des immeubles et les toilettes des officiers... et quelques menus travaux. L'hiver il doit pelleter la neige. L'entourage militaire lui est familier. Un jour, le capitaine Layton

le croise dans le stationnement : « *John, you come see me in my office today.* » À titre d'ancien militaire, le capitaine Layton de l'« *US air force* » lui voue entièrement confiance en ce qui a trait aux affaires « *TOP SECRET* ». Désormais, l'entretien des dômes géodésiques ainsi que l'observatoire, là où est inscrit sur la porte d'entrée « *ATTENTION ! DO NOT ENTER* », « *PERSONNEL AUTORISÉ SEULEMENT* » lui est confié. À la fin de l'entrevue, le capitaine Layton avoue : « Nous notre mission est de surveiller le ciel nordique en cas d'éventuelle invasion de l'aviation russe. Khrouchev* a beau frapper avec son soulier sur le pupitre à l'*O.N.U.*, c'est nous qui sommes boss ici. » (Khrouchev alors président de l'Union soviétique, lors de son voyage à New York en 1959, dans un élan de colère, avait enlevé son soulier et l'avait frappé fortement sur le pupitre à l'*O.N.U.*)

Jean est ravi de sa promotion, en plus, comble du bonheur, le capitaine Layton l'appelle John. Dorénavant, il exige qu'on l'appelle John.

« J'reconnais plus Jean du tout depuis qu'il travaille à la base, asteure son nom cé John, tout le monde doit l'appeler John. » C'est ce que Jeannette déclare à ses proches. « Le soir, quand il arrive de son travail, il me demande qui je suis, je dois répondre toujours le même rituel, comme dans l'armée, mon nom de famille en premier : mon nom est Tremblay Jeannette, j'ai pas de numéro matricule, j'ai 27 ans, je suis l'épouse de John Boileau...

» Quand il mange, il compte *ONE TWO THREE* entre les bouchées qu'il porte à sa bouche, tous ses gestes sont robotisés, même quand il boit son café, il porte encore ses bottines de soldat qu'il frotte à tous les matins, j'en r'viens pas cé un vrai maniaque d'armée. »

Quand, à l'occasion, John rencontre des amis qui ne demeurent pas à Senneterre, il leur avoue : « Moé quand j'arrive dans l'parking d'la base le matin y-a déjà deux *M.P* qui m'attendent dans une Jeep, ils me mettent un bandeau sur les yeux, pi ils m'amènent sous la montagne.

» Le soir, après mon *shift*, ils me ramènent à mon char encore les yeux bandés, pi ils me disent : « Tiens va-t'en chez vous pi farme ta gueule. »

À d'autres il raconte : « Y-a deux grosses portes qui s'ouvrent dans le mont Bell et des *CF-100* sont prêts à décoller avec des bombes attachées sous les ailes. » Un ami qui est sceptique d'entendre tels propos lui demande : « Comment ils font les jets pour atterrir ? »

« Les portes s'ouvrent, y vont moins vite, pi y entrent sous la montagne. »

En 1984, il y a rumeur qui circule qui provient des hautes sphères du ministère de la Défense nationale à Ottawa : devenue obsolète, la base fermerait ses portes. En opération depuis le début des années cinquante, ses vieux appareils de marque Marconi sont désuets. On est à élaborer de nouveaux appareils qui ont pour nom ordinateur. Un petit vent de panique déferle sur la ville. John rassure Jeannette ainsi : « Y peuvent pas farmer la base, voyons ! S'ils la farment, les Russes vont nous lancer des bombes su la tête, on é là pour protéger l'pays pi on va faire not job. »

Un jour, la rumeur qui faisait grimacer les gens de Senneterre s'avère vraie. Le capitaine Layton rassemble tous les employés civils et militaires dans le grand *drill-hall**, là où on entraîne les gars à marcher vite et raide comme une barre de fer en levant leurs bras à la hauteur de leurs épaules. Le colonel Johnson de l'armée canadienne, qui est commandant de la base, dans un court discours doté

d'un français laborieux, informe l'assemblée que : la base devenue désuète fermerait prochainement ses activités. Première étape : réduction du personnel de moitié, civils et militaires, on va continuer à opérer quelques années au ralenti, les employés civils qui seront licenciés auront l'opportunité d'obtenir un transfert, soit à North Bay ou à Bagotville.

John, avec ses dix-sept années d'ancienneté, conserve son poste à l'observatoire seul avec Layton pour le quart de nuit. Le lieutenant Findlay de l'Aviation royale canadienne avec un technicien de *MARCONI* complètent le quart de jour.

Pour le capitaine Layton qui est en poste depuis une vingtaine d'années, scruter le ciel (section nord de la *pine-tree-line*) est devenu routinier, voire ennuyeux. Jamais depuis plus de quarante ans on a décelé le moindre indice d'avion ou rocket ennemi, les vieux écrans noirs et blancs laissent balader leurs pinceaux lumineux de gauche à droite tels des pendules d'horloges grand-pères quelconques, les autres appareils laissent entendre leurs sempiternels cliquetis cadencés depuis 1953.

L'atmosphère à l'intérieur de l'observatoire laisse penser à Layton qu'il n'aura jamais l'occasion de découvrir quelques espions qui viendraient du froid si ce n'est que ces satanées grosses corneilles noires de l'Abitibi qui démontrent leur savoir planer au-dessus du mont Bell et faire entendre leurs lugubres croassements dans les vieux micros poussiéreux suspendus au plafond du dôme.

Il saisit le téléphone, signale d'un seul doigt comme s'il n'avait qu'effleuré l'appareil.

Le décompte est déjà entamé, visible sur un des appareils, le zéro est prévu le 11 août 1988, à 24:00 heures précises. Le capitaine Layton fera basculer la manette vers la gauche (*OFF*), automatiquement tout le système de détection du Canada sera transféré à North Bay.

La veille, Layton a enjoint John d'apporter une boîte de 24 bouteilles de bière pour en quelque sorte fêter leur dernier quart.

Dans la petite pièce, adjacente au bureau de Layton, là où John entrepose balai, vadrouille et détergent, une petite table et deux chaises la meublent. Cette petite pièce est aussi en quelque sorte son quartier général. Il est le seul à en posséder la clef. Sous l'un des coussins de chaise, John y cache ses magazines préférés tels *Playboy*, *Swank* et quelques journaux osés, défraîchis, car durant la première année de leur mariage, Jeannette l'avait bien averti :

- John Boileau ! J'veux plus r'voir ces maudites cochonneries icitt, y a pas d'avenir là-dedans OK Boileau !

John avait rétorqué :

- Toé tu r'gardes ben les gros sumos japonais qui luttent à la télévision pi j'dis rien.

- Cé pas la même sorte de lutte pantoute ! T'auras à choisir, John Boileau, avait-elle conclu sur un ton sans réplique.

Il savait ce qui l'attendait.

Ils ont déjà commencé à trinquer, l'atmosphère est à la fête dans la pièce exigüe, tellement qu'ils ont dû laisser la porte ouverte. John raconte à Layton sa mission casque bleu à Chypre : il avait pris quelques jours de congé, s'était fabriqué un costume traditionnel ample et bigarré ; comme coiffure : un contenant

d'eau de javel qu'il avait coupé et peinturluré, avait pris le train pour Istanbul, s'était rendu dans le quartier chaud de la vieille ville, était entré dans l'un de ces fameux harems. Le gros énuque au crâne rasé s'était aperçu qu'il n'était pas un vrai turc, l'avait sacré dehors à coups de pieds.

Layton, bière à la main, ne jette même plus un regard sur les écrans à l'écart, il est crampé de rire.

Le téléphone n'a pas sonné deux coups dans la pièce voisine, Layton éberlué bondit à grandes enjambées, monte les quelques marches, il l'agrippe :

- Ici Layton.

- ...

- Comment as-tu su le numéro de la base ? C'est *top secret* !

- ...

- OK *dear* Chantale.

Chantale est la serveuse aux lèvres pulpeuses du bar Le P'tit Canot, là où ça roule tempête à tous les soirs, là où tous les travailleurs s'arrêtent pour boire de la bière avant de reprendre la route du nord. Si d'après les Saintes Évangiles, la foi peut soulever des montagnes, la libido de Ken Layton pour la plantureuse Chantale pourrait faire exploser le mont Bell.

Solide gaillard originaire du Wyoming à la mâchoire carrée, yeux bleus, cheveux châtain, Ken Layton sautait de joie lorsque, à sa sortie de *West Point**, on lui avait assigné le poste à Senneterre, Canada, au lieu de celui du Vietnam.

Il s'adresse à John : « Je suis obligé de m'absenter, je serai de retour avant minuit pour enclencher la fermeture, ensuite je téléphonerai au colonel Haig à Colorado Springs. Toi, John Boileau, tu m'attends ici, ne t'inquiète pas, y a personne dans l'ciel à soir, boit pas toute la bière, à minuit dix on va fêter. »

- OK *SIR* ! répondit John en exécutant un brusque salut militaire.

Seul dans son exigu quartier général, John trinque en regardant le plancher, il se remémore le temps où il devait ronger son frein sur l'île de Chypre, armé jusqu'aux dents, ne pouvait tirer une seule balle, de longues journées à se balader en Jeep, se contentant de lancer des bonbons aux enfants. À Valcartier, on lui avait enseigné comment attaquer l'ennemi par en arrière et l'égorger avec son poignard, comment défoncer une porte d'un seul coup de pied et entrer en criant comme un barbare.

En somme, on lui avait montré comment faire la vraie guerre, se présenter devant son sergent et déclarer sans aucune arrière pensée : « Mission accomplie, Chef. »

C'est à ce moment qu'il s'était rendu compte de son rôle flagrant de « bonhomme de paille ». Aussi il avait pris la décision de ne pas poursuivre sa carrière militaire.

Il marche de long en large dans l'observatoire en titubant, bouteille de bière à la main, monte les quelques marches, s'assoit devant les écrans, regarde ébahi tous ces cadrans et séries de boutons de couleurs différentes, remarque un de ces boutons plus gros que les autres de couleur rouge, là où il est écrit en caractères plus gros :

« *ATTENTION ! PUSH IN CASE OF AIR ATTACK ONLY !* »

John regarde l'horloge au quartz, encore quelques minutes avant le retour de Layton, saisit les manettes, expérimente de diriger les rayons tout comme s'il voulait voir plus loin dans le ciel opaque, jusqu'au pôle Nord quoi ! Un des écrans émet le message suivant : « *MAGNETRON SYSTEM AIR ROUTE SURVEILLANCE READY* » ; l'écran gauche laisse apparaître de légères

oscillations, quelques boutons clignotent (les corneilles survolent le mont Bell). L'écran droit laisse voir de petits objets de couleur pâle qui tombent dans le ciel sombre (fientes de corneilles). John ahuri hésite un instant et s'écrie : « Lé Russes attaquent tabarnak ! » Il n'en fallait pas plus pour qu'il appuie fortement sur le bouton rouge.

Son geste a pour effet de déclencher l'alarme au quartier général de la défense (*NORAD*) à Colorado Springs, car le système radar demeure activé encore pour quelques secondes, le gyrophare au sommet du mont Bell balaye le ciel de son rayon lumineux et la sirène fait entendre son cri strident. À l'intérieur, des appareils font entendre des *BEEP-BEEP-BEEP*. Pour l'ancien soldat, c'est la panique.

Ken Layton grimpe la montagne avec sa grosse Buick sur deux roues, les policiers sont déjà là, ainsi que le maire Gérard Fontaine, le chef des pompiers Réjean St-Pierre et une foule de badauds. Tous, le visage crispé, lorgnent le ciel opaque, s'attendent à voir pleuvoir des bombes. Layton arrive, tenant Chantale par la main, elle, vêtue d'une blouse légère et mini-jupe. Ken insère une carte codée dans la fente de la porte et compose un court numéro, une fois entré, il appuie sur un bouton afin de stopper ce vacarme, il agrippe un des deux téléphones rouges qui n'ont pas cessé de sonner.

- Ici Layton.

À l'autre bout de la ligne, le colonel Haig hurle :

- *What's going on in Senn-tairr ?*

- Ça va mon Colonel ! C'est notre concierge qui a malencontreusement heurté le bouton d'alarme avec le manche à balai.

Haig lâche un soupir de soulagement :

- J'étais juste sur le point de téléphoner au président Reagan à la Maison Blanche.

- De toute façon, je suis juste à basculer le contact qui transférera tout le système à North Bay, 5-4-3-2-1- à vous toutes Colorado Springs.

Un peu à l'écart, près de son petit cagibi, John attend Layton, il lui déclare en effectuant un salut militaire : « Mission accomplie, Chef. »

Il agrippe la vadrouille à plancher, la pose sur son épaule en guise de fusil, se met à marteler violemment le sol de ses bottes d'armée, les yeux hagards, l'écume à la bouche, une voix monocorde, il répète toujours les mêmes mots : « J'suis un héros, j'suis un héros, mon nom est *John Drinkwater... John Drinkwater... John Drinkwater... John Drinkwater...* »

FIN

La légende du mont Chaudron

Mai 1886 : le groupe d'explorateurs laisse le Fort Témiscamingue tôt le matin, en canot, il s'enlève vers le nord. Ils doivent se rendre jusqu'à la Baie de Rupert, doivent rejoindre le Fort des Abitibis. Un trajet de plusieurs jours.

Le groupe qui se compose d'une trentaine d'hommes triés sur le volet. (C'est tout un honneur d'avoir été choisi par le valeureux Pierre De Troyes, chef de

l'expédition.) Le groupe portage maintenant dans la forêt dense tout le matériel nécessaire avec des gros sacs à dos, les plus costauds, eux, transportent les canots sur leurs épaules.

Le troisième jour, vers midi, il fait un soleil de plomb, Pierre De Troyes avise ses hommes : « On va s'y rendre jusqu'au pied de cette curieuse de montagne pour une halte repos. » Quelques kilomètres plus tôt, le groupe l'avait aperçue, l'un d'eux avait fait la remarque suivante : « Ressemble à un chaudron tourné à l'envers. »

De troyes continue : « *Attendez-moys ici, vou autte préparez le repas, moys je montt en haut.* »

C'est ainsi que Pierre De Troyes fut le premier homme blanc à avoir escaladé le mont Chaudron aussi appelé mont Cheminis. Il l'avait grimpé tout d'une traite en s'agrippant fortement aux petits bouleaux et merisiers qui poussent sur sa paroi sud.

Selon la légende, les premiers habitants d'Amérique du Nord, les Ojibways, y tenaient des réunions secrètes à tous les ans sur son sommet, là où il y a un petit lac à moitié rempli d'eau.

À son retour en bas, il déclare à ses hommes : « *J'ai voys partout lacs et rivières jusqu'au Fort *Dancing rapid*, là où nous devons bifurquer à gauche pour naviguer sur la rivière *Abitibi* après demain, nous y arriveront avant la tombée de la *nuys*.* »

Un homme du groupe mentionne que, si Henri De Tonti, celui qui avait fait une précédente expédition au Mississippi, était là, il se ferait un plaisir fou à escalader la montagne avec son crochet d'acier.

Henri De Tonti, cet obscur explorateur, avait perdu une main lors d'une guerre. Originaire d'Italie, des médecins parisiens lui avaient posé une prothèse. On l'appelait « la main d'acier ». Il prenait plaisir à frapper les Indiens de l'Ouest

américain à la figure avec son crochet à billot. De Troyes avait déclaré sans ambages que cet énergumène ne ferait jamais partie de son équipe.

Tous ignorent que cette curieuse de montagne deviendra célèbre dans quelques centaines d'années. En fait, depuis 1958, l'affaire était mystérieusement bien scellée, mais à la mort de Johnny Lachapelle en 1999, le secret si bien enfoui dans les entrailles du mont Chaudron va refaire surface ; « les pierres parlent » selon la légende, mais celles du mont Cheminis sont drôlement silencieuses. Cindy devait connaître la vérité.

Septembre 1999 : Cindy Lachapelle, avec son ami, monte en Abitibi (c'est la manière de s'exprimer des gens de ce coin de pays : monter en Abitibi, descendre à Montréal).

Cindy Lachapelle, la quarantaine, jolie brune, allure franche, native de Arntfield, un bled de l'autre côté de Rouyn-Noranda sur la route 117, à quelques kilomètres de là, le mont Chaudron visible de la route et le chevalement de la mine Kerr Adisson. Sur les cartes topographiques il est inscrit : mont Cheminis. Juste à la frontière de l'Ontario. Un des plus imposants inselbergs de l'hémisphère boréal.

Sur les traces de Pierre De Troyes, les dizaines d'aventuriers qui gravissent son versant sud à tous les étés, de là-haut, peuvent voir à l'est, à quelques kilomètres, ce que Pierre de troyes n'a jamais vu : les cheminées de la fonderie Noranda. Mais aussi une vue à couper le souffle. Tous sont loin de se douter que sous leurs pieds vit un légendaire Yéti qui a découvert à cet endroit un antre étroit mais confortable où il peut dormir, manger des *laggings*, fredonner des chansons, faire les cents pas.

À quelques mètres de là, en retrait, en descendant vers la mine, son garde-manger (sa cour à bois).

Cindy, diplômée de l'UQUAM, occupe un poste important en administration à Montréal. Sa mère lui a téléphoné la veille. Son grand-père Johnny Lachapelle, un brave bonhomme âgé de 93 ans, ne va pas bien. Il a été mineur au-delà de quarante ans, sa carapace de travailleur souterrain semble vouloir s'affaïsser. Autrefois costaud, voilà trois ans, à la mort de son épouse, il avait déclaré à son voisin John Thiboutot : « J'ai creusé la terre quarante trois ans pour les minières, j'peux aussi creuser quarante trois minutes pour Henriette. » Tôt le matin il s'était dirigé vers le cimetière de Rouyn-Noranda avec une pelle à long manche, en quarante trois minutes exactement il avait creusé la fosse d'une profondeur de six pieds, la terre revolait en l'air.

Cindy est au volant de son Oldsmobile qui dévore l'asphalte. Ce tronçon de route leur est familier, de longues périodes de silence meublent l'habitacle, Alain qui se contente de regarder à gauche et à droite soudain :

- Tiens ! Les deux gros cyprès qui étaient là encore l'an dernier ne sont plus là, ils sont tombés.

- Ben oui, les arbres vivent, comme les humains, quand ils sont devenus trop vieux ils tombent.

Et elle continue :

- Maman m'a dit qu'il voulait absolument me voir, j'me demande ce qu'il a à me dire de si important ce cher Pépé.

- Ouais ! J'espère qu'on arrivera pas trop tard, répond Alain en s'étirant de tout son long de haut en bas, question de se dégorger les jambes.

À la halte repos Le Domaine, aussitôt débarqué de l'auto, Alain exécute une petite *step dance* comme pour se déplier, avant d'entrer dans l'édifice.

On rembraye de nouveau, Alain est au volant, le trafic se fait rare, lui aussi a le pied pesant et l'Oldsmobile ne veut surtout pas perdre son titre de « Reine de la route », elle dévore la chaussée. Arrivés à la brunante, ils se dirigent tout droit vers l'hôpital Youville de Rouyn-Noranda.

En entrant dans la chambre qui porte le numéro 354, un mauvais augure s'empare d'eux, le vieux Johnny, les yeux mi-clos, le teint livide : « Cindy ! ma petite Cindy approche-toi. » ; la voix chevrotante, il articule des mots : « La ra-dio - tran-sis-tor - mar-co-ni, c'est lui qui l'a prise, il a dû s'allonger le bras par la crevasse pour la saisir. En 1975 je suis retourné sur place le tran - sis - tor était là où tu l'avais placé, il avait dû le remettre à sa place, alors que les piles étaient devenues à plat. J'ai tendu l'oreille et j'ai entendu sa voix, il fredonnait « *It's a long way Tipperary* », la chanson que nous chantions à la cantine en 1942 qu'il avait dû écouter à la station CJKL* de Kirkland Lake. Le Mar-co-ni est dans le placard à la maison, il est défraîchi mais il joue encore. C'est lui ! Je l'ai vu ! Quand je travaillais à la mine Kerr-Addison. J'ai toujours gardé le silence parce que le *Shiftboss* ne m'aurait jamais cru, alors tu comprends ? Plutôt que de passer pour un fou. » Haletant, il reprend : « C'est lui l'abo - l'bo - l'abomi... » Sa tête penche sur l'oreiller et ses yeux tournent au blanc.

Cindy éclate en sanglots. Un dernier regain de vie semblant venir tout droit d'outre-tombe lui ramène la voix de ses quarante ans, le visage tordu affichant un rictus il prononce : « L'ABOMINABLE HOMME DES NEIGES. »

« *Mauriss Douplessi* will never know he died yesterday.* » C'est ce qu'a répondu Bill Rowing, le grand PDG de Noranda Mines, à Gerry Wilson, le capitaine de la mine qui lui avait indiqué les doubles points repères auréolés de peinture rouge au plafond du tunnel.

- À partir d'ici nous sommes dans la province de Québec, devons-nous nous arrêter bientôt *Sir* ?

- *No ! go ahead and carry on.*

Bill Baker, son second, avait opiné expressément par un signe de tête.

Personne n'aurait osé désapprouver Bill Rowing. Noranda Mines avait creusé ce long tunnel vers l'est afin d'aller chercher le riche filon d'or qui s'y trouvait.

Le chantier d'abattage (*stope*) E-340-B est situé non loin du mont Chaudron à quelques dizaines de mètres plus bas. Chacun leur tour ils ont saisi les barreaux d'échelle et sont montés dans l'étroit *manway*. Arrivés dans le grand espace au plafond voûté, les deux mineurs en sueur ont cessé leur travail. Johnny Lachapelle laisse paraître son désenchantement et leur déclare : « J'ose pas m'aventurer plus loin vers l'est, on va se casser le cou par-là, c'est trop *loose*, je connais ce genre de terrain. » Son *partner* Louis Tremblay opine légèrement et déclare : « Ce que Johnny dit est vrai ! » Bill Rowing émet des « hum ! hum ! » Il se dirige vers le *manway* pour redescendre et ses compères s'engouffrent derrière lui.

À Teslin, au Yukon, selon la légende il y a des Abominables hommes des neiges dans les montagnes, nombreuses sont les personnes qui en ont vu, on les appelle *Yéti* ou *Bigfoot*. Originaires de l'Himalaya, ils auraient atterri à cet endroit à la suite du *Big Bang* voilà des siècles.

Septembre 1957 : deux chasseurs de Vancouver sont dans la région pour abattre le gros gibier, ils sont au courant de *Bigfoots* qui se terrent dans les montagnes. Un jour, ils sont aux aguets, tout à coup l'un d'eux s'écrie : « Hey ! j'vois un Yéti dans mon télescope. » Tous deux admirent un énorme spécimen haut d'environ deux mètres, couvert d'un poil brunâtre, les bras longs, marchant debout. Ils tentent de s'en approcher pour l'abattre. Le Yéti sent qu'il est épié, s'éloigne en courant. Voyant qu'ils vont le perdre de vue, l'un d'eux épaule son fusil, l'autre lance à pleins poumons : « *SHOOT HIM ! SHOOT HIM ! THE SON OF A BITCH.* »

Les balles lui sifflent par la tête, il l'a échappé belle, pris d'épouvante il s'enlève vers l'est à grande course.

Quelques mois plus tard, deux pilotes de brousse survolent la toundra au nord du Manitoba, volant à basse altitude, ils ont bien aperçu sur le sol recouvert de neige un spécimen étrange. Ils ont déclaré aux agents de la gendarmerie royale à leur retour à Thomson : « On croyait que c'était un grizzly, après, on s'est aperçu que c'était un géant couvert de poils bruns, il courait et essayait de se cacher derrière les épinettes rabougries. »

À Vermillon Bay, Ontario, deux autochtones des Premières Nations l'aperçoivent. L'un d'eux déclare aux autorités : « C'était un gros *Bigfoot* tout poilu, environ deux mètres de haut, y nous regardait en pleine face avec de gros yeux, y s'est sauvé et on l'a perdu de vue dans les sapins. »

Les autorités de Vermillon Bay ont tellement pris la chose au sérieux, qu'ils ont fait ériger un grotesque Yéti sur le bord de la route, tout en béton portant un cache-sexe comme à l'âge de pierre. Tout un attrait touristique...

En 1958, Edgar Casgrain, retraité de 75 ans, un chêne vert, de Duparquet en Abitibi, aperçoit ce qu'il croit être au premier abord un gros ours tout près de sa maison. Après l'avoir bien examiné il a déclaré aux policiers : « Ce n'était pas un ours, c'était un gros bonhomme poilu, je suis sorti dehors et il me regardait d'un air effrayé, quand j'ai crié : « Hey ! t'es qui toé ? » Il a prononcé quelques mots dans un langage que je ne comprenais pas, après un moment d'hésitation, il m'a fait un doigt d'honneur et s'est sauvé à grande course dans le bois. » En fait, dans sa course folle vers le sud, à bout de souffle, il était arrivé à un endroit délimité de rubans rouges. C'était à la tombée de la nuit, il s'était ramassé cul par-dessus tête au fond d'une des nombreuses fosses peu profondes, s'était étendu de tout son long et s'était endormi d'un sommeil profond (le site archéologique).

Octobre 1959 : Johnny Lachapelle et un confrère qui est mineur lui aussi, roulent en automobile, ils vont travailler leur quart de nuit à la mine Kerr Addison. Juste au moment de traverser la frontière de l'Ontario vers dix-huit heures, il neige à plein ciel, ils aperçoivent un énorme spécimen poilu, tout couvert de neige, il traverse la route en courant, tenant dans ses mains deux gros sacs de jute qui doivent contenir des copeaux ou du bran de scie qu'il a dû se procurer à la scierie Cheminis tout près de là. Johnny éberlué demande à son *partner* :

- As-tu vu l'Abominable homme des neiges qui vient tout juste de traverser la route ?

- Ouais ! Je crois plutôt que c'est un Abominable homme d'halloween, n'oublie pas que c'est le 31 octobre aujourd'hui.

L'affaire était close.

Plus tôt, le gros Yéti originaire du Yukon cherchait désespérément un abri pour l'hiver, s'était approché du mont Chaudron, sur le flanc ouest avait découvert une fissure assez large pour y pénétrer. Quelques fois il sortait de son antre pour aller s'approvisionner de copeaux. Quelques années plus tard, les pierres qui se désagrègent de sa paroi ont recouvert en entier l'entrée de son repaire. Bien que les rayons du soleil y pénétraient, il ne peut plus sortir.

Quelques jours après la visite des grands *boss*, suite à un dynamitage dans le chantier E-340-B, Johnny avec son partenaire Louis avaient découvert une crevasse d'environ un mètre de largeur, qui semblait longue et oblique, tous deux avaient tenté une incursion mais d'après l'incertitude du terrain, ils avaient préféré rebrousser chemin.

Tout à l'avantage du Yéti qui profitait des fins de semaines pour aller explorer la mine et s'approvisionner de *laggings* d'épinette et de 3x6 de tremble qu'on utilisait pour le boisement. En fait, c'est sa nourriture et il en a amassé une réserve (sa cour à bois), ses ancêtres se nourrissent ainsi depuis des siècles au Yukon. Aussi il avait eu l'audace de voler un paquet de *burlap* (sorte de jute qu'on utilise lors du remplissage), il en a fait sa couche quelques centaines de mètres plus loin.

Johnny demeure perplexe devant les propos de Louis tremblay, son *partner* :
 « Je comprends pas ça ! Toutes lé *laggings* pi lé 3x6 sont partis pi la lampe de mineur d'*spare* que j'avais entreposée, pi mon couteau de poche aussi yé parti... »

Un jour, le capitaine de la mine Gerry Wilson arrive pour une visite du chantier, il est accompagné de Karl Fisher, le Rock Doctor* (spécialiste des sols), venu expressément de Toronto. Après salutations d'usage, leur lampe à la main, ils scrutent minutieusement le plafond, ensuite tous deux en hésitant s'aventurent dans la crevasse au fond du chantier.

Quelques minutes après, les deux mineurs s'arrêtent de travailler, ils voient un rayon de lumière, c'est le Rock Doctor qui s'en vient à toute épouvante, saisit les barreaux d'échelle, s'engouffre dans le *manway* et disparaît en chevrotant des « *Myyy Goddd Myyy Goddd, Our father thou are in haven* », ensuite apparaît Gerry Wilson en titubant, à bout de souffle, il se laisse choir sur le banc de fortune là où les deux mineurs prennent leurs repas. Johnny qui a fait la guerre dans les tranchées en Hollande en 1943, démontre son savoir-faire devant telle situation, pour calmer l'homme en état de choc, lui saisit les mains, lui parle. Après quelques secondes, Gerry Wilson, le teint livide, respirant fortement, le regard rempli de frayeur, tente quelques mots :

- Les deux..... points repères..... au plafond du tunnel...
- Ça va aller Gerry, ça va aller...
- Il est mort... voilà un mois... j'ai vu son fantôme... au fond... de la crevasse... il est tout poilu... c'est... son... fantôme... j'en... suis... sûr.
- Quel fantôme ?
- Le fantôme du..... Premier ministre..... du Koubec.... Mauriss Douplessis...

C'est en retournant à Montréal (en descendant), Alain démontrant son impatience : « C'est quoi cette affaire de radio Marconi ? » Elle raconte : « En 1958, à ma huitième fête de gâteau, Pépé m'avait offert un beau portable Marconi, la journée même, toute la famille et moi étions allés en pique-nique au mont Chaudron, nous étions montés tout près du mur vertical, là où il y a des grosses fissures. J'avais déposé mon Marconi sur la pierre la plus grosse, il jouait une musique de rock'n'roll, Pépé nous a ordonné de nous éloigner de la paroi, ça pouvait être dangereux que des pierres se détachent. Plus tard, en bas, le repas terminé, je suis remontée pour reprendre ma radio, elle n'était plus là, grand-père aussi est monté, nous l'avons cherchée partout, on l'a jamais retrouvée, au retour, dans l'auto je pleurais comme une fontaine. »

L'Oldsmobile dévore la route à pleine gueule, la journée est ensoleillée, les feuilles jaunes et rouges du parc La Vérendrye laissent voir un décor féérique. L'affaire Marconi intéresse vivement Alain et il projette de retourner au mont Cheminis, de s'appuyer l'oreille contre sa paroi, peut-être l'entendra-t-il fredonner la chanson *Lily Marleen*, évoque l'idée d'aller introduire un ordinateur portable dans l'une des fissures de la montagne et s'il réussissait à l'atteindre ? Ainsi il serait relié au reste du monde. Ils s'arrêtent à la halte routière Le Domaine.

Ces derniers jours ont été oppressants pour Cindy et Alain qui lui, comme par instinct, n'a que l'idée de *stepper* question de se dégourdir les jambes, alors il monte sur une des tables de pique-nique dans l'aire de repos, il y va d'un *step dance* avec frénésie, il entonne la célèbre chanson de Raoul Duguay dont il a changé quelque peu les paroles : « *MOI J'VIENS D'L'ABITIBI J'VIENS D'LA*

BITTE À TIBI- HÉ OUI ! EN ABITIBI Y A UN YÉTI QUI A PRIS L'MONT CHAUDRON COMME SA MAISON onnn ONNN onnn ONNN onnn. »

Cindy et les passagers de l'autobus Voyageur sont tous crampés de rire.

FIN

Le pont Calamity Jane

Mai était doux et chaud, le coassement des grenouilles se faisait entendre sous le pont de la rivière Calamité, bientôt la brunante viendrait étendre son voile. Dalila Leblanc avec son amie Rose Dubois s'amusaient à lire les graffitis gravés au couteau de poche sur les poutres à l'intérieur du pont couvert. D'autres, avaient été écrits avec ce nouveau gadget, le stylo. Tous semblaient se terminer par le même rituel : « Jean Claude love Lucille xxx », « Paul love Jeannette xx », « J P a embrassé Isabelle G... ici en 1951 » ; un peu en retrait écrit obliquement : « Léonard was here 1952 ». « Tiens ! Lui ça doit être Léonard Gervais » s'écrie Rose.

- Il a été travailler pour l'Abitibi Paper à Low Bush* en Ontario l'an dernier.

- Tu l'connais Léonard ?

- Si j'le connais ! C'est le plus beau gars d'La Sarre, il est marié à mon amie Édith Dupont. Elle demeure sur la 2^{ème} avenue avec le beau Léonard, j'lé vu hier.

- Ouais ! Mais sais-tu quelle a sauté la clôture ?

- Si j'le sais, tout l'monde de La Sarre jacasse là-dessus.

Un nuage de poussière s'élève à l'ouest, c'est un véhicule qui s'en vient à vive allure sur le chemin de gravier, ralentit une bonne distance avant d'entrer dans le pont à la vitesse d'une tortue. Monsieur et madame Mcgraw à bord de leur camionnette de marque International, ils demeurent à l'autre bout du rang. Tout souriant. Leur chien, un *Collie* se faisait « venter » la face dans la boîte arrière.

Le pont Calamité qui enjambe la rivière du même nom, tout près de La Sarre, Abitibi. Aussi appelé « Le pont des amoureux ». Voilà ! Depuis sa construction en 1927 est aujourd'hui classé « historique ». En fait, nombreux sont les jeunes et les moins jeunes qui l'ont arpenté à maintes et maintes reprises pendant les étés chauds des années cinquante et soixante. C'était le lieu de rendez-vous de tous les jeunes des alentours, ces Baby Boomers*. Jeunes garçons, dès l'âge de 12 ou 13 ans, avaient droit de s'y rendre, mais les filles aucun parent ne les autorisait à le fréquenter avant d'avoir 16 ans révolus. Dalila Leblanc et Rose Dubois, elles, par pure coïncidence, célèbrent leur fête anniversaire à la même date. Toutes deux résidentes du rang 8 sont de grandes amies, un peu espiègles, elles fréquentent aussi la même classe. Elles continuent leur marche, d'autres aussi arpentent le vieux pont, ici un garçon avec une jeune fille un peu boulotte marche main dans la main, là un grand garçon serre fortement sa blonde contre la glissière, elle ne peut plus s'échapper. Les poutres sont remplies de graffitis, lorsque toutes deux sont à lire un des écrits osés, elles se regardent ébahies avant de laisser tomber un petit rire nerveux. Derrière elles, deux jeunes garçons le toupet en l'air envoient des grossièretés et s'esclaffent de rire. « Aie ! regarde ce qu'il y a d'écrit là ! » C'était

fraîchement gravé, les lettres grossièrement équarries dans la poutre : « *ÉDITH DUPONT MAUDITE SAUTEUSE DE CLÔTURE !* »

Édith Dupont, 18 ans, cheveux longs et bruns, joli minois. Assez grande de taille puisque Hervé Dion l'avait choisie comme cheftaine dans la fanfare locale, lors du festival des tambours qui avait eu lieu à La Sarre en 1952, d'autres fanfares aussi y participaient, elle avait été élue reine des majorettes. Les hommes tournaient les yeux et bavaient de la gueule au passage de la centaine de jeunes filles sur la rue Principale, courtement vêtues et bottes blanches aux genoux qu'elles levaient à la hauteur des épaules en tournoyant bâton en l'air.

Quelques jours avant l'événement, le curé Sorbier de la paroisse Saint-André était allé voir Hervé Dion tambour-major qui était aussi marchand dans le centre-ville :

- Les jupes de tes majorettes sont pas mal courtes, y aurait pas moyen de les rallonger un peu ?

Hervé Dion en homme averti était immédiatement allé à son bureau et en était ressorti aussitôt avec un livre à la main :

- Tu vois ça ? C'est le livre de la Fédération des fanfares du Québec, toutes les majorettes ont la même longueur de jupes, il y a des règles à suivre, pi on va les suivre, comme de raison s'il y a des filles qui sont plus grandes...

- Ouais ! Grande comme Édith Dupont.

- Édith, c'est ma cheftaine pi a portera pas une jupe de grand-mère.

Le clérical avait tourné les talons l'air penaud.

Édith aussi avait fréquenté « Le pont des amoureux » sur la rivière Calamité, jusqu'au temps où elle rencontre Léonard Gervais qui lui aussi faisait les cents pas

sur le vieux pont durant les chauds étés des années rock'n'roll, tous deux avaient laissé leur signature en lettres stylisées : « Léonard et Édith love forever ».

Léa, la mère d'Édith, ne l'avait pas brimée, sans l'autoriser à lire du Beaudelaire, du Verlaine ou du Victor Hugo. Par contre, Gabrielle Roy, Germaine Guévremont, Claude-Henri Grignon... lui étaient permis. Des revues, elle les dévorait toutes, aussi un exemplaire du Nouveau Testament qu'elle pouvait scruter de temps à autre, elle avait même eu la permission d'aller arpenter le vieux pont à 15 ans. Édith, plus avancée que les autres filles de son époque, souvent se questionnait sur l'évolution des femmes à travers les âges.

Un jour, elle avait mis dans l'embarras la religieuse qui enseignait la pastorale à l'académie :

- Vous avez étudié la théologie vous ?

D'un air circonspect, la religieuse :

- Ouui

- À part Caïn et Abel, Adam et Ève ont-ils eu des filles ?

- J'imagine que oui !

- Combien de filles ?

- J'sais pas !

- Comment elles s'appelaient les filles ?

- J'sais pas !

- Jésus avait-il des frères ou des sœurs ?

- Humm j'sais pas !

- Comment ça qu'on parle jamais des filles dans la Bible ?

Le visage devenu pourpre, la religieuse :

- Arrête ! Arrête ! Édith ! Arrête ! On l'sé pas, pi on peut rien changer.

On les avait aspergés de confettis, Édith Dupont et Léonard Gervais, sur le parvis de l'église Saint-André.

Léonard Gervais, 23 ans, jeune homme plein d'énergie, cheveux bruns, nez grec, visage rieur, un adonis. Autrefois travailleur à la scierie Perron à Val-Paradis, maintenant il travaille pour la compagnie Woodward et Boisvenu de La Sarre ; Édith, elle, est serveuse au restaurant *moderne*, une place achalandée. Tous deux étaient sortis du bureau du médecin avec des feuillets à la main. Ils suivaient scrupuleusement la méthode *Ogino Knauss** (méthode de contraception catholique...) d'après les instructions de l'abbé Sorbier, curé de la paroisse...

Dans le petit appartement de la 2^{ième} avenue, c'est le bonheur total, ils sortent peu, quelques fois vont au cinéma.

Un samedi soir, Édith était ravie, ils étaient allés voir le film « CALAMITY JANE » au « Théâtre Anglais ». Les gens l'appelaient ainsi à cause des films unilingues anglais qu'on y présentait, avec sous-titrage en français. Édith, en parlant de Doris Day, l'actrice principale du film : « Parle-moi d'ça une femme qui s'laisse pas marcher sur les pieds, t'as vu dans le saloon le bonhomme a pris son trou, une vraie rebelle cette Calamity Jane. Doris Day, cé toute une actrice. À part ça c'est une histoire vraie, ça s'passait en 1876. Et toi chéri, tu l'as aimé le film ? »

Léonard, absent, songeur, reprend :

- Y se passe quelque chose au planneur* (usine de rabotage).

- Quoi ?

- Tous les gars me r'gardent avec un drôle d'air, pi aujourd'hui, y on caché ma boîte à lunch, je l'ai cherchée pendant quinze minutes, quand finalement je l'ai trouvée en arrière d'une pile de bois, a fallu que j'mange à la course.

L'atmosphère était lourde, tous deux ne s'étaient pas dit un mot depuis la veille, tout comme si une intuition morbide planait dans le petit appartement de la 2^{ème} avenue où naguère des explosions de joie et de bonheur étaient fréquentes. Maintenant, un pressentiment pire que la mort y avait sournoisement trouvé refuge.

Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Au déjeuner, les traits tirés, elle devait parler :

- Connais-tu Gaston Lebeau ? Yé dans l'armée.

- Oui ! j'crois que je lé vu à l'Hôtel Victoria la semaine dernière, en uniforme, y faisait dé gros saluts militaires, un vrai maniaque.

- Oui, il était en congé chez ses parents depuis deux semaines.

- Toi tu l'connais ?

- Oui, il m'a déjà couru après, mé j'veux rien savoir de lui.

- Ensuite ?

- Ben la semaine dernière yé v'nu icitte, pi y m'a fait accroire que toutes les femmes devaient faire aussi un « effort de guerre » et que je devais acquiescer à ses demandes.

- Quoi ?

- Ben oui, il m'a dit que si je ne consentais pas, le pays serait envahi par les communistes, je lui ai dit que je savais à propos de « l'effort de guerre », ma mère avait déjà participé, elle avait tricoté des mitaines et des bas pour les soldats, il m'a répondu que les lois étaient changées maintenant, il m'a dit aussi, qu'en cas de doute je pouvais demander au curé Sorbier. Mais... heu... heu... et il m'a poussée sur le lit, j'ai ben peur que la méthode Ogino soit scrappée* (foutue).

Léonard, ahuri, s'était laissé choir sur une chaise, son visage d'adonis était devenu grisâtre comme du granit. Après quelques secondes de réflexion :

- As-tu appelé la police ?
- Ben non ! Tu connais la police, ils auraient ri d'moé.
- Le tabarnak de chien ! Ouss qu'y é l'asti d'chien sale ?
- Yé parti.
- Où ? À Valcartier ?
- Non, à la guerre de Corée... pour combattre les communistes, t'as entendu ce que le curé a dit dans son sermon à propos des communistes ?

Gaston Lebeau, 22 ans, costaud, fils unique du couple Lebeau ; John le père, est mineur à la mine Beattie de Duparquet. Gaston, musicien à ses heures, chante aussi des chansons de Wellie Lamothe et ioule à l'occasion de soirées d'amateurs, il avait travaillé avec son père à la mine, mais avait quitté son travail après quelques jours, préférant s'enrôler dans l'armée canadienne, avait pris deux semaines de congé chez ses parents, avant son départ prévu pour la guerre de Corée. Les Lebeau sont fiers de leur fils.

Quelques mois plus tard, en décembre, un télégramme était parvenu à la demeure des Lebeau. Le journal local en avait fait la une, le soldat Lebeau était un héros. En janvier deux officiers de l'armée canadienne, bien sanglés dans leur uniforme, étaient venus de Rouyn-Noranda porter de main à main les médailles et rubans de leur fils. Le couple Lebeau, rempli d'émotions, avait éclaté en sanglots. Les lieutenants compatissants : « Votre fils n'est pas mort en vain, il est mort pour la patrie... »

Les deux officiers avaient informé les parents de la façon nébuleuse dont le soldat avait trouvé la mort, mais selon l'éthique militaire, il n'en demeurerait pas moins un héros :

C'était en décembre, la bataille faisait rage au nord du 38^{ième} parallèle. Les forces de l'OTAN dont faisait partie le Canada, après de longues négociations avec Pyongyang* (l'ennemi), avaient obtenu une trêve jusqu'au premier de l'an. Le deuxième jour de janvier, à zéro point seconde juste, on recommencerait à s'entretuer.

Voilà pourquoi quelques jours avant Noël, en toute quiétude on avait installé sur la ligne de feu une cantine temporaire sous une grande tente pour les festivités. Les soldats coréens eux, attendaient non loin de là bien camouflés dans la brousse.

La bière coulait à flots. Plusieurs avaient démontré leur talent de chanteur ou autres numéros. Le brigadier Jean Victor Lessard y était allé avec la traditionnelle chanson *Lily Marleen*, plusieurs soldats pleins de nostalgie, ivres, pleuraient à chaudes larmes. Gaston dans un ultime effort avait enfin réussi à monter sur la scène improvisée de boîtes de munitions vides. Vers la fin de la deuxième chanson qu'il était à iodler, quand un minuscule soldat coréen avait fait irruption par en arrière, par en dessous de la tente et l'avait égorgé avec un poignard, ce qui avait causé un vif émoi et cessé abruptement le party.

Pendant que l'un des officiers racontait ceci, John s'était absenté et était revenu quelques minutes plus tard avec un sac de papier brun, il en avait sorti deux bérets de couleur kaki sur lequel arborait un badge du « Régiment de Maisonneuve », il leur expliqua que son père avait aussi servi dans les forces en 1919 et ce béret lui avait appartenu.

Fier de son paternel qui avait participé au carnage de la bataille de Vimy, il était mort au combat, des milliers de victimes en une seule journée, avait reçu rubans et

médailles *post mortem* et l'autre béret était le sien, il avait fait la Deuxième Guerre mondiale, avait participé au débarquement sur les plages de Bayeux en 1944, des centaines de morts en quelques heures, s'était mérité des médailles lui aussi : « croix de guerre », « service distingué », « service volontaire ».

Au départ des deux lieutenants, John Lebeau, près de la porte, le corps raide comme une barre de fer, chancelant, avait effectué un brusque salut militaire.

Plus tard, à l'enquête internationale qui avait eu lieu à Séoul sur le bris de la trêve, le soldat coréen avait avoué « qu'il n'avait pas voulu tuer le Canadien, il avait cru que celui-ci était en train de s'étouffer et par compassion avait voulu lui sauver la vie... »

Au planner* la situation se dégradait. À l'heure du lunch l'un entamait :

« Aie ! Léonard cé quand q'tu vas la flanquer dehors la grande Édith ? »

Tandis que l'autre continuait :

« Y la flanquera pas là voyons ! Y va l'attacher avec une corde plus courte pour pu qua saute la clôture. »

Tout le groupe, sandwich à la bouche, s'esclaffa de rire. Boulé, le chef d'équipe conclut :

« Moé une femme qui m'jouerait un coup d'cochon comme ça, j'y sacrerais une volée avec une serviette mouillée. »

C'est en ces termes que Léonard racontait sa journée de travail une fois rendu chez lui. Édith, perplexe, ne savait pas trop quoi dire :

- Oui ! Je sais les gars cherchent quelqu'un sur qui se défouler.
- J'aurais dû l'assommer l'maudit !

Le dimanche à la grande messe, l'église Saint-André était bondée de monde, le vicaire avait choisi le neuvième commandement de Dieu comme thème à son sermon. Il avait apostrophé sévèrement les hommes pour les « p'tites visites dans les hôtels malfamés de Rouyn-Noranda » et les femmes, après quelques bla-bla, il les avait qualifiées de « sauteuses de clôture ». Nombreuses étaient les têtes qui s'étaient tournées du côté d'Édith.

Voilà pourquoi, après mûre réflexion, ils en étaient venus à la conclusion suivante : Léonard laisserait son travail qui était devenu insoutenable, retournerait travailler en Ontario, tandis que Édith s'en irait terminer sa grossesse chez sa tante Lucille à Ferme-Neuve ; elle lui avait téléphoné la veille, tante Lucille en était ravie, ensuite, ils s'en iraient demeurer dans une autre ville.

Léonard avait parcouru la courte distance à pied jusqu'à l'Hôtel Audet :

- Avez-vous vu Ferdinand le *willwright** (mécanicien de moulin) ?
- Il n'est pas encore arrivé, mais ça devrait pas tarder, tu l'manqueras pas y vient boire sa bière icitt à tous les soirs, attend-le ici.

Léonard n'avait pas attendu longtemps que Ferdinand se pointa. La cinquantaine, costaud, mâchoire carrée et mains larges :

- Tiens le beau Léonard ! Quel bon vent t'amène icitt ?

- Waiter ! Apporte aussi une bière pour mon « entêteur de planeur* » (celui qui sait adroitement diriger les pièces de bois dans la rabotteuse).

- J'suis v'nu te voir icitt parce qu'au moulin y a trop d'monde pi su l'heure du lunch tu travailles tout l'temp.

- Ben oui, quand les machines s'arrêtent, faut être là pour les réparer, pi j'ai pas l'temps d'boire du café moé.

- J'voulais t'dire que j'su obligé de jumper* (départ volontaire).

- Quoi ! jumper ? pourquoi ?

- J'ai décidé de retourner travailler en Ontario.

- C'est y à cause de Boulé que tu jumpes ?

- Non, non, lui y fait sa job pi moé la mienne.

- N'oublie pas qu'on a eu des félicitations des grands boss la semaine passée, té mon meilleur « entêteur de planeur » que j'ai jamais eu.

En effet, la semaine précédente, les grands patrons étaient venus de Montréal par hydravion ; ils s'étaient arrêtés sur la rivière La Sarre à quelques pas du moulin. Ils avaient félicité Ferdinand et toute son équipe pour la qualité du bois qu'ils produisaient. Bill Woodward n'en finissait plus de flatter de ses doigts les 2x4 tandis que Paul Boisvenu les sentait à plein nez.

À l'assemblée au sous-sol de l'église, Éphrem Painchaud, premier marguillier, avise ses confrères et monseigneur Sorbier qu'il a eu vent que : des jeunes garçons lancent des quolibets et des grossièretés aux jeunes filles sur le pont de la rivière Calamité, ceci depuis longtemps. D'un commun accord on décide d'aller

directement sur place afin d'identifier ces gamins. « Y faut que ça cesse » avait conclu le deuxième marguillier Adalbert Jodoin.

Adalbert, conduisant sa Ford 1950, sa femme Imelda l'accompagne, dans l'autre voiture, Boulé Painchaud, son père Éphrem l'accompagne. Monseigneur Sorbier, lui, a préféré prendre son véhicule. Tous roulent allégrement, faisant lever des nuages de poussière, rien ne laisse présager la situation à laquelle ils auront à faire face, une fois rendus au vieux pont.

Ce jour-là, c'est la fête de Dalila Leblanc et Rose Dupuis, toutes deux ont invité cinq ou six jeunes filles pour la circonstance, dont Édith Dupont. Après s'être cotisées, ont acheté une boîte de 24 bières pour célébrer. L'atmosphère est à la fête, on trinque.

À l'arrivé des trois voitures qui s'arrêtent à l'entrée du pont, les quelques gamins qui étaient présents prennent la poudre d'escampette, ils s'enfuient dans la forêt.

Tous en restent ébahis en apercevant le groupe de jeunes filles, bouteilles de bière à la main, elles paraissent pompettes. Seul monseigneur Sorbier et son premier marguillier s'approchent.

Éphrem Painchaud entame :

- Ques-ce qui s'passe les filles ?

Dalila qui semble être la meneuse :

- Ah ! cé pas grave, voyez vous cé double fête anniversaire aujourd'hui, à moé pi à Rose qui est là, on a invité nos amies, on f'ra pas de trouble, j'vous jure monsieur Painchaud.

Ceci dit, elle exécute quelques pas de danse en tournoyant sur elle-même la bouteille de bière en l'air et fredonne un air enfantin : « Moé j'ai dix--sept--chan—dell—le—j'ai dix—sept—chan—dell—le. » Rose enchaîne dans le même sens, en se dandinant elle entonne une chanson de Charles Trenet : « Mes jeunes années courent dans la montagne et volent mes souvenirs... »

Painchaud reprend :

- Ah ! cé ben correct faut ben fêter un peu. Nous autres on n'é v'nu icitt parce qu'on a entendu dire qui a des gamins qui disent des grossièretés aux filles pi on voudrait ben savoir qui sont ces jeunes garçons-là ?

Cette fois-ci c'est Édith Dupont qui s'affirme, fait quelques pas en titubant, se place en avant du groupe :

- Y se sont sauvés dans l'bois lé jeunes, pi ques-ce ça fait qui nous disent des insultes, cé pas grave, cé dé gars, y ont toutt lé droits eux autres. Pi là ? L'gars qui é resté dans l'char cé qui lui ?

- Cé mon garçon Boulé, y travaille chez Woodward et Boisvenu.

- Ah ! tiens ! cé lui boulé ! (En hoquetant elle continue :) Aie ! Pauline ! qui é en arrière approche icitt un peu... OK Pauline, tu vois monsieur pi madame Jodoin qui s'approchent, astheure raconte à tout l'groupe ce que tu nous as raconté tantôt.

Pauline, jeune adolescente, rouquine, portant une robe fleurie, porte aussi des verres pour corriger un léger strabisme dont la monture est de broche, deux tresses pendent chaque coté de sa tête. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Bouteille de bière à la main, elle hésite.

- Envoye ! Pauline parle, réclame Édith.

Récemment élevé au rang de chanoine, monseigneur Sorbier, homme de foi, pendant toutes ces années comme pasteur dans l'Abitibi profonde en a vu de toutes les couleurs, mais la situation présente qui annonce le pire à venir, l'amène à se signer, baisse la tête, médite-t-il ?

- Ben la semaine passée y a un gars que je connais, qui voulait que j'embarque avec lui pour essayer son char neuf, c'était le soir, j'ai embarqué pi là y sé dirigé vers l'ancien chemin des bûcherons, j'y ai dit que j'voulais pas aller là, mé sé lui qui conduisait. Rendu au bout du chemin y a viré l'char de bord, ensuite y m'a demandé de passer sur le siège arrière, j'voulais pas y m'a dit : « Si tu veux pas, tu vas marcher pour t'en r'venir. » Quand y a vu que je grouillais pas y m'a dit : « Sort d'icitt parce que si tu sors pas, çé moé qui vâ t'sortir. » J'ai sorti, pi yé parti tout seul, pi j'ai marché une heure avant d'arriver chez nous, ouf ! que j'ai eu peur.

Imelda Jodoin, brave mère de plusieurs garçons dont certains conduisent des automobiles, tourmentée, demande :

- C'é qui c'gars là ? Envoye parle, cé qui ?

- Cé Boulé Painchaud...

Boulé Painchaud, jeune vingtaine, cheveux luisants de brillantine, visage mince, menton proéminent. Les manches de sa chemise sont bien remplies, elles sont bombées. Derrière son volant il croit deviner ce qui ce passe en avant, il klaxonne, hâtif de s'en aller. Édith, elle, a continué à trinquer, a même entamé sa troisième bouteille, elle est ivre. Éphrem Painchaud a fait signe à Boulé de s'approcher, il s'en vient à pas hésitants et l'air fuyant, tout le monde le regarde avec de gros yeux. Devant le groupe stupéfié dont certains ont le visage crispé et gris.

Édith se rappelle : Doris Day en « Calamity Jane » lorsque celle-ci avait fait sa crise dans le saloon au Dakota en 1876, et soudainement a retrouvé le vocabulaire de son père qui travaille à la mine de Normétal :

« Pi moé, j'suis une tabarnak de sauteuse de clôture tout comme la femme à Timpit Lamouche, lé gars ont aussi abusé de sa naïveté, elle pi Hélène la femme à

Germain Barsalou, a l'a payé cher pour sé beaux yeux elle aussi, y ont chanté la pomme... On sé ben ! Cé pas d'leur faute cé pauvres hommes ! Jeanne-D'arc, la belle Jeanne-D'arc qui sé accroché dans son placard l'automne passé, une autre soit disant « sauteuse de clôture ».

En hoquetant elle reprend d'une voix forte :

- Voyez-vous la bedaine qui é icitt asti ! Voulez-vous savoir l'nom du gars rusé qui a réussi à m'avoir ? Cé vot héros ! oui ! vot héros à boutons jaunes ! Celui qui est allé défendre l'pays contre les communistes ! Gaston Lebeau ! Yé arrivé chez nous en plein jour, en uniforme pour bien se faire voir, y m'a dit que toutes les femmes devaient faire un « effort de guerre » pi y m'a poussée su l'lit, mé cé un mâle lui, y a tout lé droits vous y avez même donné dé médailles tabarnak ! Pi toé Boulé Painchaud ! Va chercher ta serviette mouillée pi fouette-moé avec, tiens ! Va t'chercher dé roches su l'bord du chemin drett là, pi lapide-moé espèce de salaud !

Monseigneur Sorbier qui jusqu'ici n'avait pas ouvert la bouche :

- Édith ! Ous qui é ton mari Léonard ?

- Y travaille à Low Bush Ontario, mé vous allez voir cé qui la « Calamité Jane » de l'Abitibi !

Sans doute, jamais le vieux pont de ses grosses poutres grises et fendillées, n'avait vu atmosphère aussi lourde, plus lourde que tous les camions chargés de billots qui l'avait jadis traversé souvent.

Deux coups de pieds brusques et les souliers montent en l'air, de même que la bouteille de bière, les deux mains dans l'encolure, elle arrache sa blouse, les boutons revolent et laissent voir un soutien-gorge blanc enserrant fortement deux seins galbés, envoie la blouse en l'air qui reste accrochée dans les poutres du pont, en pleine crise d'apoplexie, elle éclate en sanglots :

- J'su écœurée d'em faire traiter de « sauteuse de clôture », j'ai rien faite moé, m'entendez vous asti ? J'veux pas m'jeter en bas du pont ! Non ! J'veux pas, dit-elle d'une voix étranglée.

Pieds nus, en titubant, les bras tendus tel un zombie sorti directement d'outre-tombe, cherchant désespérément une bouée où s'accrocher, de sa bouche vermeille sort un cri perçant entrecoupé de soubresauts, regarde de gauche à droite et se dirige vers son père spirituel, monseigneur Sorbier, qui l'accueille à bras ouverts, lui effleure le visage de sa main, plein de compassion pour celle qui porte la vie : « Ça va aller mon enfant ! ça va aller ! du calme ! T'es une brave femme Édith. Une brave femme ! Aie ! Quelqu'un apporte sa blouse et ses souliers ! J'vais te ramener chez maman mon enfant ! »

Il était tard dans la nuit, monseigneur Sorbier débarquant de sont auto en secouant fortement sa soutane pleine de poussière, il s'était tapé un aller-retour sur le chemin de gravier La Sarre-Ferme-Neuve (six cents kilomètres). « Dieu est bon » marmonna-t-il.

FIN

L'affaire du lac Espérance

Les deux hommes à bord du tracteur à *laye* (chenille) se font cahoter dans le chemin tortueux en forêt tout près de Forsythe, Abitibi, ils se dépêchent, ils doivent

arriver à la cache avant la nuit. Ce qu'ils ont aperçu à l'intérieur d'un vieux camp en bois rond les a effrayés. Les jours sont très courts en cette période de l'année (Novembre 1950).

Celui qui conduit la chenille, un dénommé Blanchard est sous-contractant pour Edgar Poisson entrepreneur forestier. Une fois arrivés, la chenille n'était pas complètement immobilisée que Poisson saute au sol, au pas de course entre dans la cache, agrippe le téléphone, haletant, après le traditionnel coup de manivelle, à l'opératrice :

-Passez-moé la police provinciale à Amos.

- Allo ici chef Legros de la police provinciale du Québec à Amos.

- Oui allo ! J'vous appelle de Forsythe, j'su Edgar Poisson *jobber* pour la C.I.P, j'étais à « marcher du bois »* (faire l'inventaire de visu de la forêt) cet après-midi avec un autre *jobber* dans l'bouitt du lac Espérance, pi là on é arrivé à un camp en bois rond, on a vu du sang su la neige, on a entré dans l'camp pi on a vu un homme mort su l'plancher, ça doit faire assez longtemps, parce que, quand on l'a mis su l'*bed*, y a pas déplié...

- Y a pas dépliéé ?

- Ben oui y était gelé ben dur, ça fait qu'on l'a laissé là, plié en deux sul'lit, son nom cé Archie Belaney on a trouvé des enveloppes adressées à lui su la table. Y a des blessures à la gorge, on pense que çé un meurtre.

- Ah non ! Ça peut pas être Archie Belaney, lui yé mort ça fait longtemps en Saskatchewan, je l'ai connu, y é déjà venu icitt à Amos pour témoigner en cour, lé Anglais l'appelaient Grey-Owl... ça doit être un autre trappeur qui a pris son camp. De toute façon j'va prendre l'train demain pour aller faire enquête.

- OK Chef, j'v'à dire à Blanchard de t'attendre à la track* (chemin de fer) pi y va t'amener au camp avec son tracteur à laye pi vous pourrez rapporter l'corps sur la *sloop** (genre de gros traîneau).

- OK monsieur Poisson y a ti d'autre chose à déclarer ?

- Ah oui ! Y a un chien aussi dans l'camp...

- Quoi ! un chien ! Yé ti mort le chien ??

- Non mé y se lamentait, ça fait que j'yé donné mon lunch avant d'partir.

- Quelle race de chien que çé ?

- J'sé pas, de toute façon qu'importe la race ça pas rapport.

- Ah oui ! Ça rapport, si cé un p'tit tabarnak de chihuahua pas intelligent j'aurai pas grands indices à enquêter, tandis que si çé comme par exemple un berger allemand, là ça peut m'aider.

- J'sé pas quelle race qui é, mé çé un gros chien, ha ! J'ai oublié de dire, l'mort y a quec chose dans sa main droite gelée ben dure...

- C'é quoi ?

- Un crucifix...

Germain Legros porte bien son nom, un colosse de six pieds, frôlant les deux cents livres, il claudique légèrement dû à la morsure d'un minuscule chihuahua qui l'avait mordu à la cheville gauche sur la plage voilà quelques années, cette blessure s'était infectée gravement il avait dû être hospitalisé.

Engagé à la police provinciale, après quelques jours de formation, on s'est aperçu de l'absence d'imbécillité chez lui, on l'a aussi engagé pour sa stature, voilà pourquoi illico on l'a promu chef. Legros est un agent consciencieux, intelligent, fin limier, est aussi un homme juste.

Voilà quelques années, il avait résolu une ténébreuse affaire de plusieurs chiens empoisonnés à Dalquier, St-Félix, un village situé non loin d'Amos. Legros avait pratiqué seul l'autopsie sur nombre de cadavres de chiens dont quelques chihuahuas. Était-ce dû à la dimension des viscères des petites bêtes, d'autres agents l'entendaient vociférer du sous-sol de l'immeuble qui abritait le quartier général de la police provinciale à Amos. Ensuite il avait consulté le laboratoire de l'hôpital pour fin d'expertise et avait même réussi à envoyer le coupable en prison. L'état-major de la police, à Québec, l'avait félicité.

Dans le rapport qu'il avait nommé « L'affaire du lac Espérance », il avait écrit :
« L'homme trouvé mort le 22 novembre 1950 dans le camp de Archie Belamey (alias Grey Owl) a été identifié comme étant Jos Trottier, 63 ans, ermite trappeur depuis de nombreuses années, sans adresse connue. Après avoir examiné la scène et les blessures à son cou, j'ai aussi examiné scrupuleusement le chien, un berger, avec une loupe, j'ai constaté qu'il avait aussi des morsures au cou. Donc j'en conclus que le trappeur et son chien ont été attaqués par une meute de loups, les preuves étaient évidentes tout autour du camp. Tous deux ont réussi à rentrer à l'intérieur in extremis, Trottier est mort au bout de son sang. »

Au cimetière d'Amos, les fossoyeurs se préparent à creuser la fosse à coup de pic dans le sol gelé à l'écart des autres épitaphes, c'est-à-dire juste au milieu de la limite du cimetière et de la terre non bénite. On va enterrer Trottier sous la clôture.

Pour la circonstance, sont présents : le chef Germain Legros, le vicaire Alban Dudemoine ainsi que le marguillier Adolphe Jourdon, celui qui a grossièrement

fabriqué une boîte rectangulaire de planches d'épinette. Quelques curieux demeurent à l'écart.

Le chef Legros, d'un regard inquisiteur, s'adresse au curé Dudemoine :

- Aie ! Pourquoi qui s'préparent à creuser sous la clôture ?

- C'est parce que Trottier n'avait pas fait ses pâques depuis de nombreuses années, on doit aller selon les coutumes de l'Église catholique... Inquiétez-vous pas « cheuf » on vâ faire ça vite.

- Non ! Non ! c't'homme-là a été malencontreusement tué par des loups à cent milles dans l'bois, pi y a trouvé la force d'aller décrocher le crucifix au mur avant d'mourir, vous n'avez pas l'droit d'faire ça !

L'abbé Dudemoine, qui n'a jamais eu de réticences chez ses ouailles, elles qui obéissent à la lettre tels des fantoches, est estomaqué ; il ordonne aux fossoyeurs de s'arrêter, n'ose argumenter avec le costaud chef de police, il déclare :

- Allons voir monseigneur Desmaures pour savoir ce qu'il en pense.

Le groupe se retrouve à l'évêché adjacent à la cathédrale Sainte-Thérèse. Dans le portique, une affiche au mur démontre avec évidence le caractère de l'endroit : « *S.v.p laissez chaussures et couvre-chaussures ici* ». La secrétaire, une jeune nonne toute vêtue de noir, le visage enserré de blanc, les invite à s'asseoir dans le bureau, elle les avise que Monseigneur ne saurait tarder. Legros, inquisiteur de nature, examine discrètement : le plancher recouvert d'une moquette épaisse, les murs de couleur sobre sur lesquels sont accrochés des portraits de hauts dignitaires de l'Église catholique, ainsi que celui du premier ministre Maurice Duplessis. Les chaises rembourrées sont confortables, un bureau de chêne massif sur lequel

trônent quelques bibelots, téléphone, ainsi qu'un bréviaire aux feuilles jaunies encore ouvert, meublent l'appartement.

Legros, pieds nus, mal à l'aise, essaie de dissimuler ses pieds sous la chaise, depuis la morsure à sa cheville il ne peut supporter les bas de laine, est-ce dû à une allergie ? Il préfère enfiler directement ses bottes à la doublure synthétique que sa femme lui a achetées au magasin Périgny. Les deux acolytes, eux, sont en pied de bas, tous font face au silence.

Il se remémore l'année précédente ; il avait accompagné ses deux enfants à cette cathédrale pour le sacrement de Confirmation célébré par ledit monseigneur. Une file d'une centaine d'enfants à peu près tous du même âge défilent chacun leur tour devant le prélat, d'une voix monotone : « *Sine noto corpus Christi.* » Et machinalement oint le front de l'enfant.

Legros, circonspect, remarque que tout à coup la figure de l'ecclésiastique s'illumine devant des enfants, effectue l'onction plus prononcée et esquisse un sourire. Legros reconnaît les fillettes du réputé docteur X, un notable de la place...

Après quelques minutes l'homme d'église, vêtu de somptueux habits sacerdotaux, se pointe accompagné de son petit chien au bout d'une laisse qui n'arrête pas de japper tout en fixant méchamment le chef Legros (un chihuahua).

Le marguillier Jourdon, et le vicaire Dudemoine se lèvent, exécutent une courbette et reprennent leur siège ; Legros lui, demeure implacable. Desmaures appelle la nonne en appuyant sur une sonnette qui apparaît aussitôt avec une muselière et l'applique au museau du chien afin de lui fermer la gueule.

L'Abbé Dudemoine entame en expliquant clairement la situation, mentionnant bien sûr, l'affaire du crucifix. L'évêque demeure pensif, émet des « hum hum », son regard s'estompe vis-à-vis Legros et dit :

- Selon la coutume de l'Église catholique, toute personne qui n'a pas fait ses pâques, si elle meurt, doit être enterrée en dessous de la clôture, c'est-à-dire les pieds dans le cimetière et la tête en dehors des limites. En cas que tu ne saches pas, l'évêque du diocèse, c'est moi ! (Regardant son vicaire :) Allez Dudemoine, continuez votre travail.

De son imposante stature, Legros se lève et réplique :

- J'comprends que vott *job* cé d'sauver l'monde pour pas qu'ils s'ramassent en enfer, çé correct ça, pi moé j'su l'chef de police qui doit faire respecter la loi icitt à Amos, Abitibi, qu'est-ce vous diriez d'un p'tit rapport au nonce apostolique à Ottawa ! Ou encore mieux, à Rome directement ! N'êtes-vous pas au courant de l'article 0007 du code civil ! « *Le corps de toute personne décédée doit être enterré dans un terrain délimité à cette fin (cimetière).* » Donc, si vous faites enterrer Trottier la tête en dehors du cimetière, drette là çé illégal pi ça pourrait vous coûter cher d'amende. À part ça Trottier, dans un élan de foi, est allé décrocher le crucifix au mur avant d'mourrir, çé pas assez ! Tabarnak ! Faut pas être plus catholique que l'Pape Pie XII ! Oui ! Lui qui a son portrait accroché drett là au mur ! en le pointant du doigt. J'croyais que c'était juss l'grand boss en haut qui avait l'droit d'juger !

Monseigneur Desmaure, le visage devenu gris, bafouille « hee hee... » :

- OK l'abbé Dudemoine, aussi bien d'acquiescer à la demande du « Cheuf ». (Et mielleusement il rajoute :) Il s'appelle pas Legros pour rien, yé fort lui ! Je veux pas me ramasser derrière les barreaux... C'est un « cheuf » lui.

Pincé, Legros se racle la gorge pendant que la petite bête menaçante continue de lui fixer les pieds, les yeux globuleux, en émettant un sillement aigu à travers sa muselière.

Inné de justice autant pour les morts que les vivants, Germain Legros est ravi de la décision de l'Évêque.

Avant de disposer, l'abbé Dudemoine s'allonge le bras et saisit le bréviaire en marmonnant quelques mots d'un langage incompréhensible (latin) et l'Évêque acquiesça.

Avant de passer la porte, Legros se retourne, exécutant une de ses courbettes, les mains jointes tel un Saint quelconque, la mine réjouie, affichant un rictus il continue : « Merci Monsiiiignor, bonne journée Monsiiiignor, on se r'verra au paradis. »

Novembre est venteux et le ciel est gris et lourd, une neige légère revole en l'air, les deux fossoyeurs en sueur attendent appuyés sur leur pelle à manche long, que Dudemoine, bréviaire à la main, ait fini de réciter une longue litanie : « *De profundis requiem aeternam dona eis domine...* »

FIN